

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le seuil

André Goulet

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1990). Le seuil. *Liberté*, 32(6), 38–46.

ANDRÉ GOULET

LE SEUIL

Ce matin, après le petit déjeuner, j'ai demandé à Ancolie de m'installer dans le vieux fauteuil de la chambre, près de la fenêtre. Cette chambre — que je n'ai pas quittée depuis près d'un mois maintenant et qui, autrefois, était réservée aux visiteurs — se trouve au deuxième et possède une fenêtre qui donne sur une ruelle brune et sale. C'est par là que doit passer Mirton.

Ancolie est allée au marché hier après-midi, comme à son habitude. Au moment de revenir, elle est tombée sur Mirton, que nous n'avions pas revu depuis cinq ou six ans. Bien sûr, il a pris de mes nouvelles. Ancolie lui a tout expliqué au sujet de ma santé. Il a demandé à me voir, Sammie a accepté. Il n'aurait pas fallu, pas maintenant. Plus tard peut-être, quand j'irai mieux; mais pas maintenant. Ne pas me montrer ainsi, vieux et croulant comme l'était Sammie la fois de notre dernière rencontre. Je me rappelle très bien. C'était un samedi soir, et je leur avais dit, à tous les deux, que je ne voulais plus les revoir, jamais. Cet adieu, Mirton l'attendait depuis notre première rencontre. Il le savait. Moi, je refusais de le croire.

«Un jour tes yeux se perdront dans ma peau», avait dit Mirton. «Du noir, du noir partout, c'est tout ce que tu verras. Et tu vas pas supporter. Crois-moi, ce sera trop sombre: tu vas pas supporter.»

L'appartement de Mirton, lui, était en tout cas très

sombre. Dans la cuisine, au-dessus de la table, pendait une faible ampoule nue. Son éclairage jaune se heurtait à la fumée de cigarette qui traînait dans l'air. Et Mirton qui fumait, n'arrêtait pas de fumer.

Dans ce nuage épais et mouvant se déplaçait, à demi effacée, une femme un peu grasse: c'était Sammie.

Mirton la suivait constamment des yeux, épiait ses moindres gestes. Et dès qu'il voyait se préciser les contours d'une silhouette, il tirait quelques bouffées de cigarette et renvoyait la fumée dans la direction de Sammie, dont les contours, à nouveau, s'estompaient. Peut-être à cause de la fumée, Sammie avait le regard jaune, comme d'autres ont les dents jaunes. Moi, j'avais la peau étonnamment blanche, et un besoin urgent de sourire à quelqu'un. Je dis à Mirton et Sammie que je devais quitter, des courses à faire ou un truc comme ça. Ils n'ont pas essayé de me retenir.

Le même soir, Sammie a téléphoné. Je me servais un grand verre de lait, je m'en souviens très bien. Mirton donnait un spectacle, le lendemain soir, dans une petite boîte de l'est de la ville. Sammie m'a demandé de l'y accompagner. J'imaginai un instant la noirceur des lieux et des voix. Je voyais déjà des mains, sur les tables, qui ne pourraient s'empêcher de battre la mesure; et des corps, debout, devenir souples et coulants. Oui, bien sûr: j'y serais.

Je retournai à mon verre de lait que je bus d'un trait. Je m'en versai un autre que j'avalai aussi sec. Me remplir de lait, jusqu'à l'écoeurement.

Quand nous sommes arrivés, Sammie et moi, la boîte était aux trois quarts remplie. Il fallait rapidement nous trouver une place. Sammie a choisi une petite table près de la scène, sans doute restée inoccupée en raison de la fumée qui s'y accumulait comme dans le conduit d'une cheminée. J'ai proposé de nous asseoir à une autre table, mais Sammie n'a pas voulu.

— Tu sais, quand il joue, Mirton souffle si fort dans son harmonica qu'il fait un grand trou dans la fumée. Et

là, on peut enfin respirer, de l'air sans fumée, de l'air plein de musique, tu verras. La musique de Mirton, à cette table, on la respire...

Sammie se tut un instant, passa une main sur sa joue, la posa ensuite sur la table, près de son verre, avec une douceur extrême, comme si elle eut pris soin de ne pas agiter le nuage de fumée qu'un mouvement trop rapide ou trop brusque eût partiellement dissipé. Puis elle reprit:

— Les seuls temps où Mirton ne fume pas, c'est quand il dort, et quand il joue. Et quand il joue, il nous fait respirer avec lui. Ici, c'est la meilleure place, tu verras.

Il fallait voir les yeux jaunes de Sammie. Je n'ai pas insisté.

Bientôt Mirton monta sur scène. Il rejoignit le vieux tabouret de bois terni sur lequel il avait, plus tôt, déposé son harmonica. Mirton avait les yeux d'un brun terne, sans contraste. Et aussitôt qu'il mit la main sur son instrument, je n'eus qu'à le fixer droit dans les yeux pour connaître, avant même qu'il ne fît entendre le moindre son, ce qu'il jouerait. Ses yeux se firent tout petits, brillants, et le réseau de veinules qui tachait le blanc de son œil était tissé très serré. Il jouerait *Sunny Road*. Je jetai un regard sur Sammie: le profil de sa joue portait comme la marque d'un sourire.

Sammie avait raison: à cette table, on respirait la musique de Mirton. Mais on étouffait aussi. Le trop plein d'air. Comme si nous nous retrouvions soudain devant le vide, dans le vide, poussés du haut d'une falaise, Sammie et moi, lancés au beau milieu de ce trou que creusait Mirton dans la fumée. Mirton, qui soufflait hors de lui la noirceur qui l'habitait, qui pour un temps seulement s'en défaisait, nous la donnait, nous la crachait, pour qu'on la voie, la sente, peut-être même la haïsse. «Tu vas pas supporter», avait dit Mirton, et moi j'avalais, je tentais d'avalier.

Je n'en pouvais plus. Je détachai un instant mon regard de la scène: Sammie avait toujours ce pli dans la joue que j'avais d'abord pris pour un sourire. Mais maintenant que

la fumée s'était dissipée, maintenant que Mirton, qui toujours gardait Sammie dans la fumée jaune et épaisse, me la laissait voir nettement, je vis qu'elle pleurait. Était-ce cela qu'elle appelait *respirer*?

Après le spectacle, Sammie et Mirton m'ont invité chez eux. On a bu. Eux riaient beaucoup. Et sans raison. Comme si la vie leur paraissait facile, tout à coup. J'aurais voulu rire avec eux, pour les mêmes raisons qu'eux. N'avoir comme eux qu'une seule envie: rire, entendre la joie de mon rire, rien que ça. Mais je ne comprenais pas ce qui les rendait si heureux. Alors je les ai écoutés, enviés, et j'ai bu.

Il se faisait tard. J'étais un peu ivre. Mirton et Sammie ont tenu à me raccompagner. Il me semblait que c'était lui, Mirton, qui aurait dû être ivre, et ivre mort. Je refusais de les suivre, je me souviens d'avoir grogné un peu. De les avoir entendus rire. Puis je ne me souviens plus de rien.

Il faut dire que Mirton buvait peu, et rarement. Je me rappelle un après-midi que nous roulions, depuis le matin, sur de petites routes grises qui semblaient mener nulle part. Nous étions seuls, Mirton et moi. Seuls avec notre envie de fuir. C'était un dimanche, et Sammie détestait les routes, le dimanche, qu'elle trouvait trop désertes. Sammie n'a jamais pu supporter la vue d'un horizon; elle a toujours détesté cette ligne bien tracée, trop nette, qui nous appelle sans cesse ailleurs. Le matin, quand nous sommes partis, Mirton et moi, nous ne savions pas où nous irions. Sammie n'aurait pas aimé.

Arrivés devant une petite boîte, j'ai proposé à Mirton qu'on s'arrête un moment, question de se rafraîchir un peu. Je suis entré boire un verre. Mirton, lui, voulait profiter «du bon air frais» qui passait. Le «bon air frais»: ce sont ses mots à lui. En réalité, il faisait très chaud. J'avais les tempes qui cognaient. J'ai pensé à des airs de *blues*.

Quand je suis sorti, j'ai trouvé Mirton assis sur le capot de sa vieille Chevrolet. Il jouait de l'harmonica. Son visage et sa chemise étaient tout trempés. Pourtant, aussitôt qu'il

m'a aperçu, il s'est remis au volant et m'a paru frais comme une pomme. Je l'ai lentement rejoint. La chaleur m'était insupportable. Puis Mirton a remis la voiture en marche, a foncé droit sur le soleil, à toute allure.

Ce jour-là, Mirton n'a pas fumé. Ou bien j'ai oublié.

Une vieille femme passe dans la ruelle au moment où Ancolie entre dans la chambre pour s'assurer qu'il ne me manque de rien. Je lui dis que tout va bien, mais elle remarque les sueurs sur mon front et ma poitrine. Il faudrait m'allonger, me dit Ancolie. Encore une fois me reposer du temps écoulé — des trois quarts d'heure passés assis à attendre Mirton, des trois quarts de siècle passés à pousser la mort au bout d'une vie. Me reposer, longuement, profondément, je sais, oui; mais pas tout de suite. Mirton sera bientôt là. Quand il sera parti, quand tout sera terminé, alors seulement je me reposerai, peut-être. Pour l'instant je ne peux pas. Je ne peux qu'attendre: chercher du regard un point qui tôt ou tard apparaîtra, tachera la ligne d'horizon et donnera forme et corps à cet être effacé que je tente en vain de recréer. Je voudrais tellement qu'on puisse m'aider à attendre Mirton; mais attendre, c'est d'abord se sentir seul, impitoyablement seul. Je suis à bout de forces, j'ai du mal à respirer. Ancolie m'éponge le front avec une débarbouillette fraîche, me répète qu'il faudrait m'allonger. Hors d'haleine, je résiste. «Je ne peux pas. Pas maintenant.»

Ancolie avait dû se mettre au lit; elle toussait creux, et de plus en plus. Moi, j'avais surtout besoin de parler à quelqu'un. J'ai repensé à Mirton.

C'était en juin. Je me rappelle très bien. J'étais à la veille d'enterrer ma mère. C'était la fin de ma «famille»; mon père était mort depuis très longtemps déjà, et j'étais enfant unique.

C'est pourquoi six personnes seulement assistèrent aux funérailles, dont Ancolie et moi. Les quatre autres étaient

tous des vieillards que je ne connaissais que vaguement, des amis de ma mère. Il pleuvait, et à cause de la pluie tout était plus noir: la bière, la fosse, les vêtements, les parapluies, même la toux d'Ancolie avait quelque chose de très sombre. Le soir, quand j'ai vu Mirton, je lui en ai voulu d'être noir.

Le soleil a quitté la ruelle; la chambre est passée du blanc au gris. Il est onze heures passé. À l'extrémité sud de la ruelle, une petite tache de soleil persiste. C'est là, dans cette lumière, que m'apparaît enfin Mirton. Pendant un moment, il s'arrête, tourne la tête dans un sens, puis dans l'autre. Trois ou quatre pas encore avant qu'il ne quitte la lumière du soleil pour plonger dans l'ombre de la ruelle. Des frissons courent alors sur tout mon corps, resserrent ma peau jusque-là molle et brûlante. Un froid étrange m'envahit, tout à coup, par en dedans. Et Mirton, les cheveux argent, qui avance lentement, cherchant une adresse. Je voudrais tirer les rideaux, avertir Ancolie de ne pas ouvrir. Je voudrais que Mirton s'en retourne, ne trouve pas le courage de me rencontrer de nouveau, ou bien qu'il crève, là, au beau milieu de la ruelle; n'importe quoi, pourvu qu'il ne monte pas me voir, me fiche la paix une bonne fois pour toutes. Il finit pourtant par trouver la maison, se dirige d'un pas égal vers la porte d'entrée, puis lève une main dont seul l'index n'est pas replié; la sonnerie retentit.

Je frappai une première fois. Pas de réponse. J'entendais toutefois la musique de Mirton derrière les volets clos situés à deux ou trois mètres de la porte d'entrée. Je frappai plus fort. Cette fois, Sammie vint m'ouvrir.

Les invités étaient presque tous là, groupés en cercle autour de Mirton qui n'arrêtait pas de jouer, soufflait encore et encore, lâchant de temps à autre une sorte de cri pour reprendre son souffle; pas de ces cris que l'on pousse, non, mais de ceux qui naissent dans l'air, que l'on aspire

avec lui, et qui résonnent en dedans. Un de ces cris brûlants dont il faut à tout prix se défaire. Souffler, cracher, gueuler, mais s'en défaire. Il aurait suffi que je pose l'oreille sur la poitrine de Mirton pour comprendre et même entendre jusqu'à quel point il souffrait. Je me joignis pourtant au cercle. Je me trouvai fou de rester là, sans rien faire, à l'écouter jouer. Fou, aussi, de trouver ça bon. Mais je ne pus pas faire autrement.

J'entends le pas saccadé d'Ancolie. J'entends ensuite la voix de Mirton. Une voix grave, noire, qui laisse traîner les mots et les fait vibrer comme des glas.

Ancolie s'entretient avec Mirton à voix basse. Je n'entends pas un traître mot de ce qu'elle lui dit. Mais je sais, je sais qu'elle lui parle de ma maladie, et de la mort qu'elle croit prochaine, inévitable; on parle toujours de ces choses-là à voix basse. Sauf Mirton, qui, lui, garde toujours la même voix pour parler de tout, qui ne voit pas pourquoi il faudrait crier l'amour, puis taire ou murmurer la mort. Je l'entends qui demande à Ancolie s'il peut me voir. Ancolie a dû lui indiquer le long escalier, qu'il gravit maintenant d'un pas lourd et solide. Ça me paraît interminable.

J'attendais avec impatience le retour de papa qui m'avait promis une «belle surprise» le jour de mes neuf ans. L'attente fut longue; et la surprise, mauvaise. Ni gros camion, ni bicyclette, ni cerf-volant: au lieu de cela, la chambre à air d'un pneu de voiture, énorme beigne noir et déjà gonflé à bloc. J'allais apprendre à nager.

Mon père avait maintes fois essayé de m'initier à la baignade; mais chaque fois, c'était la même histoire: je ne voulais pas, j'avais peur, «tu iras quand même», je griffais, je mordais, je n'étais qu'un «peureux», une «fillette», je résistais davantage, je n'irais pas, jamais!

Le jour de mes neuf ans, j'y suis pourtant allé; d'abord parce que je voulais faire plaisir à mon père, ensuite parce

que j'avais le pneu qui me permettrait de glisser sur l'eau comme un canard, sans danger. Mais je le fis aussi pour une autre raison, la plus importante peut-être: apprendre à nager, c'était, d'une certaine manière, apprendre à vivre, entrer dans le monde adulte. Mon père m'amena donc à la rivière où nous pêchions souvent, lui et moi. Je connaissais bien l'endroit, et je crois que ça me rassura un peu. Je trempai mes pieds jusqu'à la cheville. Mon père passa alors le pneu au-dessus de ma tête, le fit ensuite glisser le long de mon corps, comme une robe. J'avais de l'eau jusqu'aux cuisses quand je m'agrippai fortement au tube que mon père poussa doucement jusqu'au milieu de la rivière. Je flot-tais, j'avais un peu peur, mais papa était là, à mes côtés. «Tu vois comme c'est facile. Je t'avais dit.» Je souris. Mon père était visiblement content, il riait, lançait des hop là! puis se mit à chanter de vieux airs. C'est alors que je sentis le pneu se dégonfler doucement. Je ne savais pas, à ce moment-là, que c'était lui, mon père, à qui je demandais de me ramener au bord, et vite, qui dégonflait le pneu; je ne savais pas que c'était un jeu, une ruse de sa part pour m'apprendre à nager, à ne plus craindre l'eau, m'y amuser. Je me voyais déjà englouti sous la masse sombre et lourde, je criais, me débattais vivement, j'avalai de l'eau à deux ou trois reprises, je toussais, je criais, je suppliais mon père de me sortir de là, lui, il riait, il s'amusait, il trouvait ça très drôle.

Dès qu'il m'eut ramené au bord de la rivière, j'ai vu, par terre, le pneu, complètement à plat, tout ratatiné comme une vieille peau morte, et d'un noir puissant. Je savais, maintenant, à quoi ressemblait la mort.

Mirton arrive enfin sur l'étage, s'arrête devant la porte, déjà ouverte, appuie son épaule contre le chambranle, ayant l'air de s'y installer pour toujours. Ni terrifiant, ni menaçant. Même que je suis content de le voir là, devant moi. Entre nous, que le silence, et ni l'un ni l'autre n'avons envie

de le rompre. Tous les deux paisibles, heureux, échangeant simplement un sourire. J'avais oublié jusqu'à quel point Mirton était beau, quand il souriait.

Mirton ne bouge pas, demeure appuyé contre le chambranle. Il ne semble pas pressé de franchir le seuil.